

La blancheur nocturne de la Grèce

La petite monnaie, Costas Taktis.

Nouvelles traduites du grec par Michel Volkovitch. Ed. Gallimard, 82 F.

Ecrire sur soi est bien plus difficile - et parfois bien plus téméraire - qu'on ne le croit généralement, surtout lorsque le soi en question, ce frère siamois des profondeurs, se révèle un faux-frère ou un compagnon inquiétant. Avec *Le troisième anneau* (éd. Gallimard, 1967), Taktis avait donné un maître livre qui portait en sous-titre roman mais qui était aussi un récit, une chronique, une épopée, voire une éthopée, de la Grèce d'aujourd'hui. Il y disait évidemment sa Grèce, celle d'une enfance et d'une adolescence passées au milieu des femmes, qui fut pour lui une matrice plus encore qu'une patrie comme il le dit si justement dans *La petite monnaie*. Bien que *Le troisième anneau* ne soit pas une œuvre autobiographique, ses principaux personnages ont des liens quasi consanguins avec des personnes réelles. Et nul doute que la figure de l'auteur ne se profile même ici et là incognito, tout comme les peintres de la Renaissance mêlaient leur propre portrait aux foules des noces de Cana ou de l'apothéose d'Homère.

Avec *La petite monnaie*, recueil de nouvelles postérieures au roman, Taktis franchit un pas de plus dans l'approche de lui-même. Mais il y a maintes façons de s'approcher soi-même, du simple effleurement à l'affrontement sanglant. « Lorsque j'écris en m'inspirant d'expériences personnelles, je ne dis jamais toute la vérité. Non par manque de sincérité mais parce que les expériences personnelles jouent simplement le rôle de détonateur », écrit Taktis dans l'une des nouvelles du recueil. Il se trouve que la personnalité de l'auteur, sa sensibilité, sa culture, ses fantasmes et son écriture sont si liés à la Grèce qu'il ne peut se dépeindre sans la dépeindre elle aussi, ni se travestir sans la travestir. Dans ces nouvelles, la Grèce n'est plus du tout un pays, une entité géographique ou historique mais une créature vivante, passionnée, possessive, exigeante mais aussi passionnante, généreuse, instinctive. Tout le contraire d'une Grèce abstraite, d'une Allégorie sans visage. C'est la Grèce de la petite bourgeoisie, qui vit toujours aux limites de l'aisance et la pauvreté, où l'on compte chaque jour ses sous, y compris la monnaie des courses (d'où le titre du recueil), où l'on passe des heures à bavarder de balcon en balcon avec les voisins. C'est la Grèce des petits quartiers où il faut tenir à la fois sa place et ses distances et c'est surtout la Grèce des femmes. On sent bien que l'auteur n'a jamais voulu congédier les souvenirs de cette enfance couvée par les femmes, qu'ils soient moroses ou merveilleux. « Dès ma petite enfance, j'ai vu la vie par les yeux des femmes », écrit-il dans sa dernière nouvelle intitulée *La première image*. « Les femmes ont régné sur mon berceau, mon enfance et mon adolescence en monarques absolus. Lorsque j'ai fait ma révolution d'Octobre, je ne les ai pas exilées de ma vie. Je leur ai coupé la tête. Et depuis, je n'ai vécu que pour mes remords ». Et bien sûr, il a vu aussi les hommes par les yeux des femmes. Ils apparaissent - dans son enfance et dans ces nouvelles - comme des ombres falotes, d'éternels absents (toujours au travail, au café ou en voyage) et totalement à la merci des femmes. La Grèce maternelle de l'auteur est aussi une Grèce matriarcale, une Grèce « d'avant les dieux de l'Olympe, un matriarcat barbare, plein de sacrifices humains où l'on ne tuait que les hommes ». Dans cette Grèce d'aujourd'hui et d'il y a trois mille ans - celle qui hante les pages de ce recueil - le pouvoir mâle est une pure fiction. Si les hommes s'assoient à table les premiers, c'est pour que les femmes puissent mener tranquillement leurs intrigues à la cuisine. S'ils ont droit à la plus grosse part de viande, c'est parce que, comme les porcs il faut les engraisser avant l'abattage. Le patriarcat - à quoi on associe toujours la société méditerranéenne - est ici réduit à son expression la plus simple, comme chez les abeilles : les mâles fécondent et meurent, disparaissent ou

s'effacent. Et les femmes, maîtresses de foyer, tissent entre elles leurs toiles à la façon des araignées pour mieux y capturer les mâles sans cervelle. Et l'auteur d'ajouter cette phrase mémorable, si juste en sa franchise, voire son cynisme : « Car leur plaisir (celui des femmes) n'était pas dû à la dévoration mais à cette occasion qu'elles y trouvaient de se mettre en noir et pleurer ».

Tel est le climat de ces nouvelles où la réalité quotidienne de la Grèce et les souvenirs de l'auteur se marient selon des noces lyriques ou dramatiques mais toujours fécondes. Dans ses descriptions du milieu, des personnages, des anecdotes, des événements, il procède par touches insensibles, avec une subtilité infinie, au point que l'image finale n'apparaît que lentement, comme dans une toile impressionniste. C'est bien d'impressionnisme qu'il s'agit ici, et rarement une enfance et une adolescence grecques ont trouvé meilleure palette et meilleur peintre. Ces treize nouvelles reconstituent chacune à sa façon et avec sa couleur, ce qu'on a su si rarement dépeindre : la blancheur nocturne de la Grèce.

Jacques Lacarrière